

# Fernand Auberjonois écrit pour se rappeler le monde

LIVRE A près de 90 ans, le journaliste américano-suisse livre sa vie d'observateur.

FRANÇOISE NYDEGGER

Fernand Auberjonois frise les 90 ans. Cheveux blancs, imposant, le voilà calé, comme par punition, dans un fauteuil d'hôpital. Le grand voyageur se remet d'une mauvaise chute. C'est un tuyau d'arrosage qui lui a joué ce sale tour, alors qu'il se trouvait au château de Penthes pour présenter son dernier livre, *De Chittagong à Cork*. Mais l'homme a suffisamment d'humour pour sourire de cet accident, lui qui a passé plus de quarante ans comme «reporter volant» pour le compte d'un journal américain, accourant partout pour être le témoin d'événements marquants.

Ce Suisse qui a fait sa vie en Amérique, avant de se retirer en Irlande, a traversé le siècle en posant son œil vif et curieux sur ce qui l'entourait. A l'écouter, comme à le lire, on aimerait qu'il soit intarissable. «J'écris beaucoup pour ne pas oublier. Les choses s'estompent. Elles disparaissent de ma mémoire. Alors je relis de temps en temps mes livres, pour me souvenir. Ou mes notes.»

«Oui, je tiens un journal, avec toutes les infidélités qu'on peut faire à un journal, poursuit Fernand Auberjonois. Si je n'en avais pas eu, je ne me souviendrais presque plus de ce que j'ai vécu. Lorsque je retrouve ces notes, maintenant, c'est souvent un tout petit détail qui me marque. Il résume mieux tout le reste que j'ai écrit.»

## Fils et père

Fernand Auberjonois est donc parti fouiller dans ses carnets pour son dernier livre, dont le sous-titre annonce la couleur *Aide-mémoire, 1787-1999*. La première date est l'année de naissance de son ancêtre capitaine, premier aventurier dans la lignée des Auberjonois.

Les histoires de filiation comptent beaucoup pour l'auteur. C'est ainsi qu'il consacre à nouveau plusieurs pages à son père, le célèbre peintre René Auberjonois. «J'ai voulu faire le point sur les rapports avec lui. Lorsque je suis parti en Amérique, à 22 ans, ce n'était pas pour fuir sa notoriété, comme les gens le pensent encore dans le canton de Vaud. L'Amérique, pour les jeunes d'alors, c'était tout simplement le pays où aller.»

## Stravinski comme voisin

En Amérique, le jeune homme se retrouve vite chez lui. Le hasard et les amitiés font qu'il entre vite en contact avec des artistes, des créateurs. C'est chez lui une seconde nature que de baigner

dans un tel milieu. Enfant, Fernand trouvait tout à fait normal de voir à la maison Ramuz et Ansermet. Normal aussi d'assister à la première représentation, en 1918, de *L'histoire du soldat*, en se rappelant uniquement la tenue du pompier dans les coulisses, et cette furieuse envie de voir le feu se déclarer pour voir l'homme en action. «Le reste, vous comprenez, ce n'était pas vraiment nouveau. Nous partagions à Morges la maison des Stravinski et Igor venait répéter sur notre piano droit.»

Aussi, en Amérique, lui semble-

il normal de fréquenter des écrivains comme Dos Passos, et Cummings, de voir ses propres enfants faire du théâtre sous les encouragements de Lotte Lenya et de Kurt Weill, ou d'entendre les ébauches musicales de *My Fair Lady*. «Je n'ai rien transmis à mes enfants, sauf à prendre très au sérieux les artistes.»

## Conte pour enfants

Un fils sera acteur. Un autre chauffeur de camion. Une fille fera des décors de théâtre. «Mes enfants sont Américains. Et comme tous les enfants d'émigrants. Ils refusent d'apprendre la langue française. Je leur envoie toujours mes livres, mais ils ne peuvent pas les comprendre.»

«J'ai envie, en ce moment,

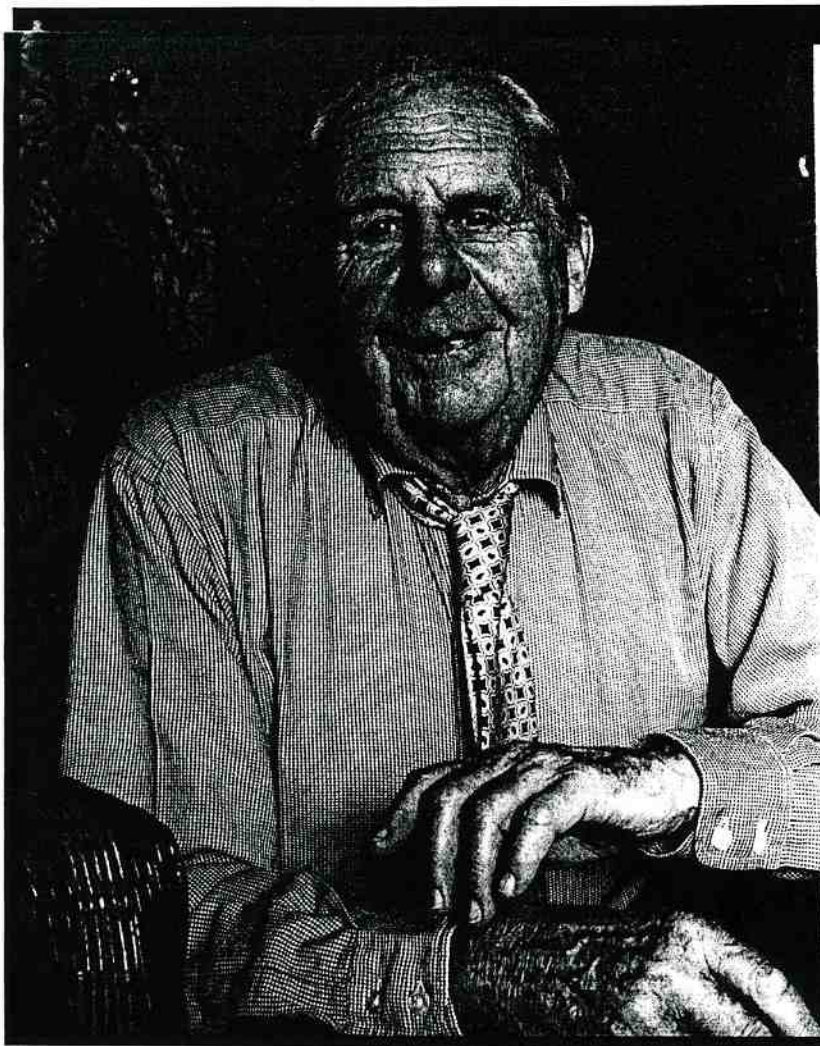
d'écrire un conte pour enfants», poursuit Fernand Auberjonois. «C'est bien plus difficile que je ne le pensais, un livre qui convienne aussi aux adultes, comme l'a réussi Saint-Exupéry. C'était d'ailleurs un bon ami. Je l'ai vu écrire *Le Petit Prince*. Il avait sa chambre d'hôtel à New York, et avec Denis de Rougemont j'allais lui rendre visite. Nous l'avons vu peindre ses aquarelles. Il travaillait comme un gosse à l'école, avec application, en tirant la langue.»

Fernand Auberjonois ne devrait pas tirer la langue pour illustrer son livre. D'abord ce n'est pas lui qui le fera. Ensuite il n'est pas totalement novice en la matière, comme Saint-Ex. Son père lui avait pourtant déconseillé de se

lancer dans la peinture, malgré les conseils techniques qu'il lui prodiguait à distance.

## Une retraite insulaire en Irlande

«J'adore les déplacements. Mais maintenant, ce n'est plus tout à fait la même chose», dit notre interlocuteur, en jetant un regard vaguement dépité à son corps fatigué. «C'est pourquoi je suis parti me réfugier sur une île, l'Irlande. J'aime les îles. Le beau temps et le mauvais temps passent rapidement dessus. Sur la terre ferme, le temps s'établit beaucoup plus longtemps. Et puis j'adore la mer. Mon désir serait d'avoir une tombe au sommet d'une montagne qui dirait «mort en mer»...»



Fernand Auberjonois. Il a promené sa carrière de journaliste un peu partout avant de se retrouver en Irlande. «J'aime les îles sur laquelle on puisse lire «Mort en mer»...»

3 900-1 999  
TRIBUNE DE GENÈVE

## Aide-mémoire pour un siècle finissant

Dans son Introduction, l'auteur met en garde le lecteur qui chercherait dans le livre une succession chronologique et logique des faits: «Un aide-mémoire n'a rien d'officiel, il excuse tout simplement d'avance un certain désordre dans les idées et les brasse à la manière du cuisinier remuant la soupe.» Quelle potée nous offre donc Auberjonois dans *De Chittagong à Cork*? Une belle mixture de temps et de lieux, mise en plume

avec un art consommé du détail, du mot juste et des phrases bien tournées.

### Des thèmes chers à Auberjonois

Les inconditionnels de l'écrivain retrouveront dans ce texte quelques thèmes chers à Auberjonois, comme le rapport au père, la vie d'artiste, l'Irlande. La principale nouveauté réside dans le portrait qu'il brosse de la vie littéraire

américaine, des rencontres avec des grands écrivains, dont John Dos Passos. «Notre amitié en résista pas à sa campagne en faveur du maccarthysme. Je me souviens de la rupture, à Truro, dans le Massachusetts. Dos Passos faisait l'éloge de son idole, le grand inquisiteur, pendant que j'essayais de réussir, à la cuillère, une mayonnaise de douze œufs. La mayonnaise avait tourné.»

Qu'il brasse la soupe ou rate

une mayonnaise, l'auteur connaît les recettes pour garder le lecteur en appétit. C'est une question de ton. Un humour un brin british, une façon d'observer le cours des événements.

### Se moquer de son âge

Ce recul lui est offert par son grand âge, dont il se moque: «Celui que je vois dans mon miroir me ressemble, mais quand une photo d'amateur me montre tel que je

suis, je refuse de me reconnaître. Non, ce n'est pas moi ce vieillard au triple menton!

Mais l'instantané que m'envoie mon fils d'Amérique en s'excusant d'avance de mon effroi ne saurait mentir. C'est bien moi. Il est trop tard pour agir sur le sujet...»

*De Chittagong à Cork, aide-mémoire 1787-1999, aux Editions Métropolis, 219 pages.*